CD. Rameau : le grand théâtre de l'Amour. Sabine Devielhe

CD. Rameau: le grand théâtre de l'amour. Sabine Devielhe, 1 cd Erato … Le sentiment de notre rédacteur Benjamin Ballif suscite l'unanimité de la rédaction de classiquenews : le nouvel album des Ambassadeurs, complices du premier récital lyrique de la jeune diva française Sabine Devieilhe émerveille. La chanteuse était sacrée » révélation lyrique » aux dernières Victoires de la musique 2013. Voici un Rameau inventif et audacieux, expressif et intelligent qui convainc absolument. Il est d'autant plus pertinent qu'il met en avant cette sensualité raffinée propre au XVIIIè français et qui fait aussi de Rameau, à côté du scientifique et du savant, un poète du coeur et du sentiment d'une irrésistible sensibilité.
Rousseau avait bien raison de prendre en grippe le divin Dijonais : son art dépasse tout ce qui a été écrit et composé avant lui sur la scène lyrique et à l'appui de ce récital enchanteur, le compositeur n'est-il pas finalement très proche lui aussi de la nature humaine ? … A la vocalité orfévrée de la cantatrice répond l'investissement passionnant des instrumentistes de l'ensemble fondé par le flûtiste Alexis Kossenko.
En avant première du cd qui paraît le 28 octobre prochain, voici un extrait de la critique développée de notre rédacteur :

 » Voici un programme audacieux crânement défendu, qui révèle ou plutôt confirme un immense talent en devenir, à l'aube nous lui souhaitons, d'une prodigieuse carrière.

Sabine Devieilhe, diva ramélienne



Sa Folie de Platée impose le délire avec un raffinement naturel que rehaussent encore la vivacité et les nuances dynamiques de l'orchestre. Tandis que, plus justement accordés à la thématique du cd, Tristes apprêts, pâles flambeaux (Castor et Pollux) étourdit par sa grâce simple et transparente (superbes bassons tout aussi enivrés et funèbres), celle d'un Télaïre pure et digne, touchée par le désespoir le plus noir : que sa phrase et sa ligne sont animées par une intelligence pudique sans apprêt réellement ; auparavant son Alphise des Boréades, même amoureuse éprouvée, succombe tout autant face à l'épreuve des éléments (omniprésents dans Les Boréades, ultime opéra de Rameau, qui meurt en 1764 avant de l'avoir créé) … son soprano coloratoure, fin et diamantin réussit le passage des vocalises qui attestent de sa détermination conquérante. Car outre la perfection de la technicienne, Sabine Devieilhe sait aussi incarner et imposer un tempérament dramatique d'une élégance superlative. Une sensibilité blessée au timbre limpide, à l'émotivité fragile, à la diction rigoureuse : un tempérament véritable et singulier … entre Sandrine Piau et Véronique Gens.

De leur côté, sublimes complices d'un parcours sans fautes, les instrumentistes des Ambassadeurs séduisent par la même souple expressivité, mordants et ductiles à souhait ; voici un Rameau qui n'est pas seulement articulé, rythmiquement pétillant et insolent, sensuellement exquis (remarquable ouverture de Pygmalion) et dramatiquement construit : les interprètes visiblement en complicité, habitent Rameau d'une profondeur et d'une élégance racée totalement convaincante. Avant les célébrations Rameau 2014, pour le 250ème anniversaire de la mort, le disque éblouit par son intelligence musicale, sa perfection sensible, ses prises de

risques (instrumentales autant que vocales : écoutez la liberté interprétative de l'orchestre, son éloquence dans le ballet figuré de Zoroastre, ou dans le sommeil d'un pur onirisme – appel au rêve- de Dardanus…) ; ou ses pas feutrés et cette puissance rythmique de la contredanse des Boréades (plage 9), ces cors somptueux des mêmes Boréades dans l'air d'Alphise qui précède . Voilà bien longtemps, depuis William Christie et ses Arts Florissants si magiciens, que nous n'avions pas écouté une approche aussi aboutie, au relief si remarquablement ouvragé.
Le label Erato qui renaît miraculeusement au détour d'un changement de propriétaire semble recouvrer ici ses grandes heures baroques, à l'époque des réalisations les plus convaincantes de l'histoire du disque. Voilà qui augure de passionnantes prochaines nouveautés à venir « … Critique complète au moment de la parution du disque de Sabine Devieilhe : le 28 octobre 2013.

Rameau : le grand théâtre de l'amour. Sabine Devielhe, soprano. Les Ambassadeurs. Alexis Kossenko, direction. 1 cd Erato. 1h20 mn.

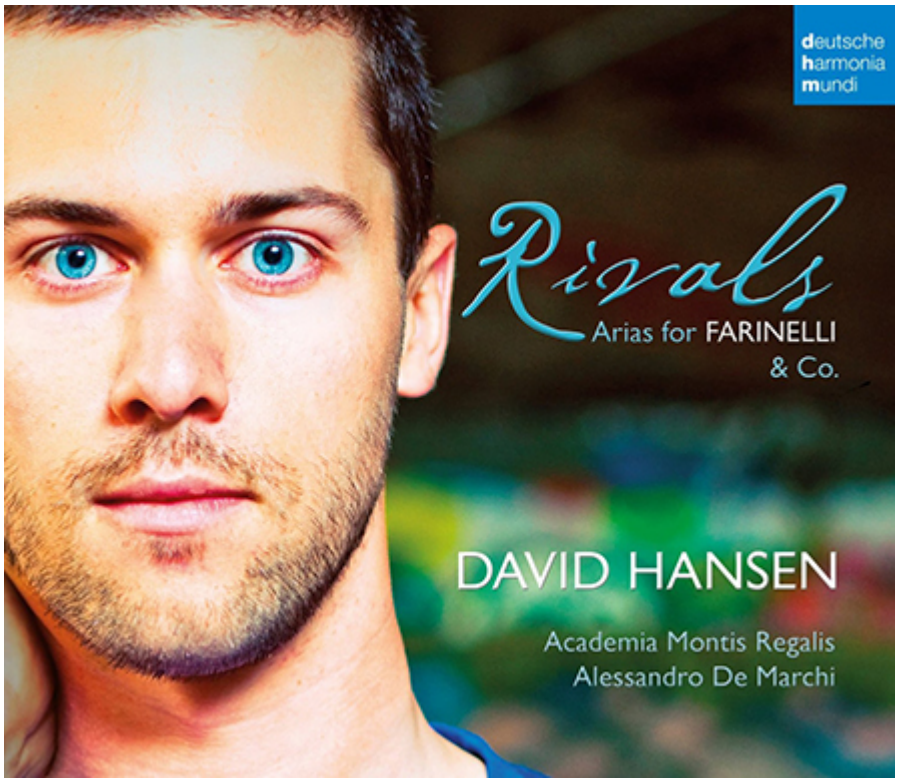
concert
Sabine Devieilhe et Les Ambassadeurs proposent le programme de leur disque au concert à l'Opéra royal de Versailles, superbe hommage à Rameau dans le lieu qui lui est si naturel, le 5 novembre 2013, 20h.

CD. Rivals : David Hansen, contre ténor(1 cd DHM)

Rivals. David Hansen, contre-ténor

1 cd DHM (De Marchi, 2013)

Le titre renvoie à cette rivalité historiquement documenté, opposant les divos à l'heure baroque, quand Farinelli et d'autres n'hésitaient pas à se mesurer pour les écraser à leurs confrères tout aussi arrogants et déterminés. Cohérent avec le titre de cet album décoiffant, l'australien David Hansen faisant son entrée tonitruante dans l'arène discographique surprend ici et convainc totalement ; il rivalise donc, cd interposé, avec son contemporain Philippe Jaroussky, lui-aussi récent acteur d'un programme dédié au castrat italien légendaire (quand Fabio Fagioli préfère lui rendre hommage au divo handélien par excellence, Cafarelli).
David Hansen a une voix bien accrochée,plutôt intense et puissante avec une intensité à la Bartoli, un éclat même supérieur et une agilité toute aussi pétaradante. C'est dire le tempérament du jeune homme, l'égal dans ce répertoire d'un autre admirateur de la diva romaine, le déjà nommé « FF » ou Fabio Fagioli (surnommé depuis non sans raison, » il Bartolo «).



Inspiré par les Cafarelli, Farinelli, Bernacchi et Manzuoli, Hansen ose tout, se risque souvent, et relève les défis multiples de ce récital hors normes.
En outre, audacieux défricheur, Hansen nous gratifie généreusement de plusieurs inédits dont quelques airs que le frère de Farinelli, Carlo Broschi,

composa pour son parent prodigieux… (Son qual Nave… restitué avec les notations du créateur de l'air).
Plein de santé juvénile et osons dire de testostérone prête à dégainer vocalement, le divo au look ravageur a décidément tout pour réussir et affirmer une très plaisante carrière. Les Cencic ou Scholl connaissent à présent leur successeur. Ce gars là a apparemment une présence, bientôt scénique, à revendre : voilà qui changera des voix étroites au physique maladroit. Pour ses prises de risques, son sens de l'équilibre sur le fil, ce disque est exemplaire et si le talent se confirme ici, voici à n'en pas douter l'un des meilleurs représentants de la jeune génération de haute contre réellement sensationnels.

DVD. Terezin, Theresienstadt (Otter, Hope, 2012)

DVD. Terezin, Theresienstadt (Otter, Hope, 2012. 1 dvd Deutsche Grammophon) … Pas facile d'évoquer l'un des volets les plus sombres de notre histoire européenne. Mais dans ce concert finement porté, la pudeur et la suggestion prennent valeur de modèles : elle rétablissent la place de l'art comme rempart contre toute l'inhumanité des barbaries anciennes, présentes, à venir.

L’art contre la barbarie…



Le camp d’internement de Terezin (ou Therensienstadt en allemand) mis en avant par les nazis de 1942 à 1944, sert de modèle : une fausse vitrine habilement soignée pour cacher l’horreur absolue. Les juifs tchèques y développent néanmoins une très riche activité culturelle, conférant à l’acte artistique,valeur de rédemption, de dépassement et de préservation d’un humanité trahie.
Dans la barbarie concentrationnaire, agissent pas moins de quatre orchestres, et plusieurs formations de jazz et de musique de chambre classique : une vraie ruche musicale qui sait aussi produire des spectacles.
La majorité des interprètes et des auteurs ne sont pas pour autant sauvés : tous ou presque ont péri dans les chambre à gaz, comme le compositeur Ilse Weber dont les mélodies déchirantes servent d’ouverture et de conclusion au récital bouleversant.

Au centre du projet, la mezzo suédoise Anne Sofie von Otter qui dès 2007 enregistrait son disque Theresienstadt avec cette subtilité et cette humanité irrésistible.
La grâce d’instants suspendus alternent avec un pur esprit cabaret déjanté qui fait les délices de la cantatrice toujours prête à varier les registres (Terezin lied). Le grinçant flirte avec la nostalgie, le mordant avec l’idéalement élégiaque. Aux côtés de la diva engaillardie se distingue le violon alerte et intérieur de Daniel Hope (Schulhoff entre autres).
Le témoignage très poignant des deux rescapés (Coco Schumann, jazzman et la pianiste Alice Herz-Sommer née en 1903!!) donne chair et sang à une récital évocatoire qui n’aurait été qu’un

hommage désincarné. La violence du contexte est aussi restitué grâce aux images de propagande nazies dont l'illusionnisme bon-enfant suscite un malaise irrépressible.
Eblouissant et saisissant d'intelligence et de sensibilité.

Terezin / Theresienstadt : refuge in music. Anne Sofie Otter (mezzo soprano), Daniel Hope (violon), Bepe Risenfors (accordéon, guitare, contrebasse)… oeuvres de Berman, Bach, Taube, Ullmann, Svenk, Weber, Dauber, Schulhoff, Roman, Haas … 1 dvd Deutsche Grammophon 3h32mn. 2012. Réf.: DG 0735077

DVD. Adès : The Tempest (Adès, 2012)

DVD. Thomas Adès : The Tempest (Adès, 2012) … Dans la sublime mise en scène de Robert Lepage, lequel a signé rappelons nous une Damnation de Faust anthologique à Bastille et récemment le Ring de Wagner au Met, disposant d'une machinerie pharaonique et trait de génie technique, polyvalente-, cette tempête shakespearienne gagne un surcroît de magique fascination. Attractivité en rien dénaturée par le transfert en dvd. Révélée à Londres (Covent Garden) dès 2006, l'opéra de Thomas Adès poursuit sa course glorieuse, en maintes reprises -preuve du succès d'un ouvrage contemporain-, et ici sous la forme d'un enregistrement vidéo : **en novembre 2012, Robert Lepage imagine sur le plateau du Met, un théâtre dans le théâtre**, mise en abîme portée par un regard neuf et souvent génial. Déchu de son royaume de Milan, Prospero paraît dans la salle de La Scala : lieu mythique de l'opéra qui se dévoile de tableau en épisode. La machinerie reprend ses droits, produisant la magie de l'action, une action toujours parfaitement claire et souvent poétique.

Infernal et délirant … le sublime théâtre d'Adès



Thomas Adès a magnifiquement compris les enjeux et la symbolique délirante du sujet traité au théâtre par Shakespeare.
Prospero évincé du pouvoir et destitué du duché de Milan sous les coups de son frère le traître Antonio et du complice de ce dernier, le Roi de Naples-, entend prendre sa revanche sur une île qu'il a lui-même conquise … en écartant son prétendant légitime, Caliban.
Magicien, Prospero a suscité une tempête qui fait échouer les courtisans de Naples et le roi lui-même sur les rives de son île.
La guerre que livre Prospero l'aveugle sur ce qu'il perd réellement : l'amour de sa fille Miranda qui s'éprend de Ferdinand, le fils du Roi de Naples. Au terme d'une action désespérée et cynique, le magicien comprend sa folie et sait renoncer : Miranda épouse Ferdinand mais Ariel, l'esprit facétieux du magicien, le quitte sans remords. Incompris et manipulé tout l'opéra durant, Ariel se libère lui-même. L'opéra d'Adès n'est-il pas une splendide libération des êtres contre eux-mêmes, et ce théâtre des illusions façonné par Lepage, ne donne-t-il pas à voir justement les étapes de ce labyrinthe imaginaire dont chaque étape en 3 actes, rythme le formidable rite d'initiation ? Prospero y vainc sa quête du pouvoir en reconnaissant l'empire de l'amour… il en paie le

prix fort car il finit seul.
En mêlant réel et irréel, poésie et fantastique, le spectacle renouvelle sans l'atténuer le modèle shakespearien. Une réussite absolue.
Prospero anthologique, félin, délirant, au dire millimétré, Simon Keenlyside a trouvé de fait et de façon indiscutable, un rôle taillé pour son tempérament vocal et scénique. Hier Ferdinand amoureux, Toby Spence, tout aussi excellent dans un registre plus aigu, incarne avec quel trouble et ambivalence le déloyal et pervers Antonio ; les autres ténors sont à la fête, au diapason d'une direction d'acteurs qui associe finesse et présence : Alek Shrader (le joli et aimable Ferdinand), William Burden (Roi de Naples) et Alan Oake (pétillant Caliban). Même enthousiasme pour les dames : Audrey Luna (Ariel) et Isabel Leonard (Miranda)…
C'est un triomphe légitime tend la réalisation sert une partition admirable. Londres a enfanté un chef d'oeuvre lyrique contemporain. Paris pourrait-il en dire de même ? Ni Akhmatova, bien fade bien grise, ni La Cerisaie trop lisse trop convenu, n'ont pas un tel délire, cette magie d'une libre et parfois fulgurante justesse… d'autant que la production est ici dirigée par Adès lui-même.
A voir et s'en délecter de toute urgence.Thomas Adès : The Tempest, d'après Shakespeare (2006, live réalisé au Met en 2012). 1 dvd Deutsche Grammophon.

CD. Vivaldi : Catone in Utica (Curtis, 2012)

CD. Vivaldi: Catone in Utica (Curtis, 2012. 3 cd Naïve) **…**
Nouveau jalon de l'intégrale des opéras de Vivaldi chez Naïve. Après Scimone (1983), Malgoire (rétablissant l'acte I manquant en 1997), voici pour ce Caton in Utica de 1738 (créé au Filarmonico de Vérone dans les décors de Bibiena), le geste

d’Alan Curtis dont l’arête vive, le style nerveux et sec soulignent la furià du Vénitien moins sa capacité à rompre la chaîne de la frénésie pour que enfin mais si rarement ici, s’affirme la lyre sensuelle voire extatique du divin Antonio.
Or tout cela est inscrit dans les actes parvenus II et III donc et s’il emprunte à l’Olimpiade sa formidable ouverture, le chef reste dans une tension certes dramatique dont l’âpreté à tout craint nous semble réductrice : où est ce Vivaldi poète enchanteur, celui des Quatre Saisons. Curtis réemboite le pas d’un Spinosi, tout muscles et rage, évitant de s’alanguir trop, mais sans disposer ici d’un plateau vocal totalement convaincant.

Apreté de Curtis …



Parlons d'abord du Catone, en demi teintes, du ténor Topi Lehtipuu glaçant, tendu lui aussi, au rythme linguistique carnassier qui rehausse cependant la figure du rival de César : la ligne manque de clarté, tous les aigus sont engorgés et les vocalises patinent mais le mordant du personnage parvenu en fin de course, vieux sénateur incarnant l'idéal républicain face à l'ambition du jeune César (Roberta Mameli : âpre et trop droite, voire limitée dans les airs) paraît suffisamment pour offrir du personnage un portrait » à la romaine « , riche en vivacité mais d'un style parfois douteux (minaudant entre maniérisme et affectation de toutes sortes).

Plus nettement passionnante la figure d'Arbace dont la soprano Emöke Barath fait une sorte de Cherubino ardent et très impliqué (mais en soprano) dans récitatifs et arie ; grave et sombre, mûre avant l'âge, la fille de Catone, Marzia est campée par Sonia Prina, contralto à la profondeur sauvage et droite, souvent martiale : un vrai garçon manqué… qui pourtant malgré la fureur de son père (II) avoue son amour pour l'ennemi incarné : César (ici soprano métallique). C'est compter sans la fin stratège qu'est le vainqueur de Rome : là, l'intrigue de la veuve de Pompée, Emilia (formidable Anne Hallenberg), définitivement remontée contre César, tente d'exacerber (vainement) la haine plus récente de Caton : mais vaincu à Utica celui-ci tente de se suicider …

Au final dans ce jeu des identités fortes affrontées et, sur le plan des tessitures, inversées : unis dans la haine, Catone et Emilia sont remontés contre César ; propre à l'opéra baroque qui aime mêler les sexes, Cesare est un soprano vif voire cynique opposé par exemple à celle qu'il aime, Marzia (à l'inverse, profond contralto) ; d'emblée, le travail théatral et psychologique est indiscutable : les récitatifs magnifiquement articulés s'imposent.

Pour l'Emilia d'Ann Hallenberg, l'Arbace d'Emöke Barath, et aussi le Fulvio de Romina Basso, cette nouvelle lecture du Catone vivaldien, version Curtis 2012, mérite absolument d'être écoutée. Dommage que Curtis s'entête à surligner l'expressivté vivaldienne en écartant toute langueur au profit d'une permanente tension. Après tout, Vivaldi valant bien Handel, il serait temps d'envisager chez le Vénitien un même théâtre : émotionnel, riche, palpitant, contrasté. Le défi des nouvelles générations ?

Antonio Vivaldi (1678-1741) : Catone in Utica, 1738. Topi Lehtipuu, Catone. Ann Hallenberg, Emilia. Roberta Mameli, Cesare. Sonia Prina, Marzia. Romina Basso, Fulvio. Emöke Baràth, Arbace. Il Complesso Barocco. Alan Curtis, direction. 3 cd Naïve. OP 30545.

Coffret ERATO : 50 cd

Coffret ERATO : 50 cd … **Le coffret événement est sobrement habillé d'un vert prairie et son logo en habit blanc sur fond brillant : un cadeau idéal pour les fêtes de fin d'année.** La résurrection du label ERATO créé en 1953, soit pour ses 60 ans, demeure l'événement le plus imprévu et le plus spectaculaire de l'industrie du disque, par ailleurs si ruiné par la crise et l'évolution des nouveaux comportements et

pratiques culturels. Les 50 cd (l'éditeur et nouveau propriétaire Warner aurait été inspiré, anniversaire oblige, de pousser jusqu'à … 60 galettes) réunis ici montrent la diversité d'un catalogue tout azimut : variant les répertoires dont évidemment les pionniers de la révolution baroque tels Gardiner, Koopman et surtout le premier d'entre eux, William Christie et ses somptueux Arts Florissants : le label vert regroupe leurs gravures majeures dans tous les domaines (musique sacrée, opéra, madrigaux…).
Au registre des grands solistes, saluons le récital de **Maurice André**, trompette (1969), **Marie-Claire Alain,** orgue (Bach, 1994, Liszt 1989, et surtout Franck, 1976), **Vadim Repin** (Concertos pour violon de Sibelius et Tchaikovski, 1994), **Scott Ross**, clavecin (Sonates de Domenico Scarlatti (1985-1990) **…Côté opéra et récital lyrique**, se distinguent entre autres, la Carmen de Maazel avec Julia Migenes Johnson et Plácido Domingo (extraits, 1982), Les Noces de Figaro de Barenboim enregistré en 1990 avec Lella Cuberli, Cecilia Bartoli en Cherubino, le récital de **Sumi Jo** (1994) … de **Susan Graham** (dédié à l'opérette française de Hahn à Simons, 2001), …



Les amateurs de musique contemporaine apprécieront le disque de **Boulez par Boulez** (1985, 1989) comprenant Le Visage nuptial et Figures, Doubles, Prismes ; Et exspecto resurrectionem mortuorum de Messiaen par Boulez et Yvonne Loriod (1966) ; Méditation sur le mystère de la Sainte Trinité par l'auteur lui-même **Olivier Messiaen** (1972)

Côté musique française, et symphonisme hexagonal, soulignons à l'heure des orchestres sur instruments d'époque, la place des phalanges modernes qui confirment que tout n'est pas exclusivement une question de sonorité et d'instruments anciens, mais bien aussi de style et d'intentions : écoutez ainsi **les Berlioz d'Alain Lombard** (1980), le provincialisme

recomposé de Canteloube, Maurice Emmanuel (chansons bourguignonne du Pays de Beaune!) par Kent Nagano et l'orchestre de l'Opéra de Lyon (solistes : Dawn Upshaw, 1996), **Milhaud** (Symphonie n°4, n°8) par l'auteur lui-même ; le programme **Paul Dukas** (l'Apprenti sorcier, la Péri) par **Armin Jordan**... surtout l'excellent programme **Albert Roussel par Jean Martinon** pilotant l'Orch national de L'ORTF (1970-1971), comprenant Bacchus et Ariane (les 2 suites), Le Festin de l'Araignée. Un must absolu.

N'omettons pas de relever plusieurs cd d'une vitalité orchestrale et d'un souffle instrumental certain : programme Stravinsky (Pulcinella, Le Chant du Rossignol par **Boulez et le National de France** (1980), programme russe (Tchaikovsky : Francesca et Rimini), Moussorgsky, Glinka, Glazunov (suite de Raymonda) par **Evgeny Mravinsky** conduisant le Leningrad Philharmonic Orchestra (1981).

Le baroque en gloire …
Les perles du coffret concernent surtout les premiers baroques, oeuvres méconnues ou inédites qui dévoilaient alors tout un continent de passionnantes redécouvertes : Requiem de Campra (Gardiner et ses troupes exclusivement britanniques English Baroque Soloists et Monteverdi Choir, 1979), Iphigénie en Aulide de Gluck (à la frontière du néoclassicisme et du préromantisme, Gardiner, Lynne Dawson, Van Dam, Von Otter, 1987) ; svéritable résurrection mémorable, l'oratorio **San Giovanni Battista de Stradella** (Bot, batty, Lesne, 1992), …

Occasion de relever les progrès ou tout au moins l'évolution parcourue depuis les années 1960 et 1970, Erato détient aussi les pépites des premiers » baroqueux » sur instruments modernes ou au début des investigations de style et d'instruments : Selva morale e spirituale de Monteverdi par **Michel Corboz** de 1967, surtout le Te Deum de Lully par **Jean-François Paillard** (1975)…

Erato ne serait pas ce label universellement connu, à

l’activité musicale si défricheuse, aux réalisations si justes sans l’apport inestimable des **Arts Florissants** qui sous la conduite de leur fondateur **William Christie** en 1979, gravent ainsi pour le label leurs oeuvres majeures et fondatrices : Médée de Charpentier (Lorraine Hunt, 1994, extraits), Didon et Enée de Purcell (extraits, avec Gens, degor, Fauchécourt, 1994), un disque comprenant le Vespro de Monteverdi (1997), quelques madrigaux de D’India (1997), Il Sant’Alessio de Landi (1995), La Descente d’Orphée aux enfers (1995), La Pierre philosophale de Charpentier (1998)… King Arthur de Purcell (1995). Citons évidemment le must de l’enchanteur Bill : ses Rameau ; ici, l’intégralité de La Guirlande (2000) et quelques extraits de l’exceptionnel Hippolyte et Aricie, sans omettre sur des rives plus récents celles du Mozart sacré, une excellente version du Requiem (intégrale, 1994) avec Anna Maria Panzarella, Nathalie Stutzmann…

Le catalogue Erato compte aussi plusieurs enregistrements de **Mitslav Rostropovitch** (1 cd Chostakovitch comprenant la Symphonie 15 et Rayok en version anglaise de 1990) et bien d’autres trésors encore qui font toute la valeur de cette inestimable somme de témoignages sonores et musicaux. Coffret événement.

Coffret Erato 2013. 50 cd.

CD. Rameau : Hippolyte et Aricie (Christie, 1996)

CD. Rameau : Hippolyte et Aricie (Christie, 1996) ... Dès 1996, William Christie et ses Arts Florissants, portés par une expérience collective de près de 17 ans, inaugure avec cette

gravure historique devenue légendaire, un cycle Rameau particulièrement saisissant. Autant Zoroastre par son sujet et le profil des protagonistes évoque le choc des forces du Bien et du mal en un opéra véritablement spectaculaire, autant Les Boréades réactivent sous le prétexte du sujet du Dieu du vent du nord (Borée), le fantastique des phénomènes naturels (tempêtes mulitples), … autant Hippolyte, premier grand ouvrage du Dijonais, sorte de déclaration de tout ce qu'il va réaliser par la suite (1733) est un ouvrage où perce la solitude des » grands » (Phèdre et Thésée), Rameau y analyse comme un texte de Corneille et surtout de Racine (le théâtre parlé grande référence des génies lyriques) l'impuissance trouble des âmes saisies dans leur éloquente solitude et leur conscience terrifiée : le couple royal implose en plein vol et la musique dans le chant de l'orchestre nous dit tout de leur errance et de leur course au vide. Ici la fosse exprime les vertiges infernaux, Hippolyte également (voir ici tout l'acte II : Thésée aux Enfers, à la recherche de son ami Pirithoüs) mais Rameau peint aussi à travers les amours d'Hippolyte et Aricie, le formidable printemps d'un l'amour juvénile le plus tendre jamais peint de cette façon (depuis Lully) sur une scène lyrique.



Le chœur d'une constante énergie (superbes épisodes des suivants de Diane), l'intensité de la direction, surtout la finesse des chanteurs dont la Phèdre ardente, tragique et sombre de Lorraine Hunt (l'un de ses meilleurs rôles en totale complicité avec Bill) ou encore la chasseresse embrasée de Mireille Delunsch (la future Platée tout aussi délirante chez Minkowski), sans omettre l'exceptionnel Annick Massis, bergère sublimée pour l'air si tendre et conclusif des » Rossignols amoureux » accréditent une lecture superlative dans ses choix vocaux … Tous restituent un Rameau enchanteur

et épique, dont la science se met au service de l'expressivité la plus juste. Les divertissements (épisodes dansés et musicaux) y expriment une nostalgie d'une élégance inouïe… Si l'on devait commencer son exploration du théâtre raméllien, à coup sûr, il faudrait débuter par l'écoute de cette lecture remarquablement réussie : la profondeur y égale la grâce (la mort d'Hippolyte qui suscite la terreur impuissante de Phèdre : moment unique dans l'opéra baroque français), ce qui est loin d'être le cas pour d'autres chefs, moins subtils. L'enchanteur William frappe fort et très juste : il y explore entre autres, avec une clairvoyance remarquable comme nul autre les jardins de Diane, instance propice à l'essor de l'amour : ses tableaux de chasse, où hautbois, bassons et cors disent le retour d'une arcadie espérée enchantent littéralement. Et tout le dernier acte, apothéose inégalée depuis, faisant se succéder musette, ample chaconne, gavottes et dernier choeur nuptial délivre ici la perfection d'un ensemble désormais inatteignable chez Rameau, les très bien nommés Arts Florissants.

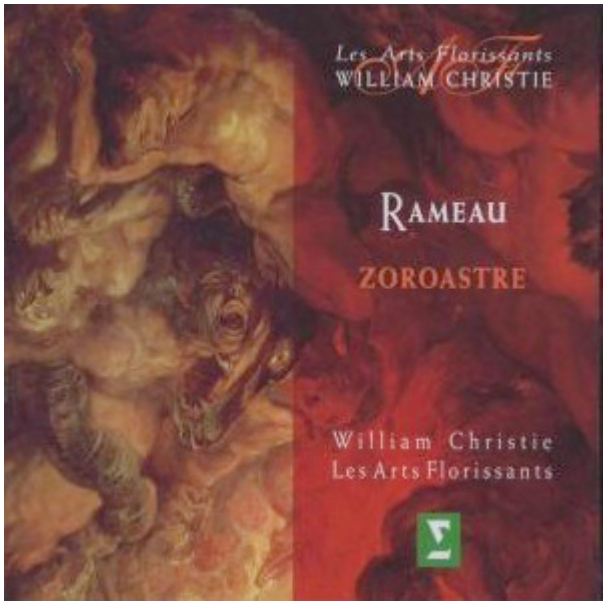
En 1996 avant Zoroastre, déjà se retrouvent deux ardente voix d'une parfaite intelligibilité, celles du couple Mark Padmore (tendre et très fluide Hippolyte) et l'ineffable Anne-Maria Panzarella, ici, angélique et naturelle Aricie (leur duo du IV, « Nous allons nous jurer une immortelle foi… » est anthologique). On ne peut imaginer meilleure caractérisation émotionnelle, linguistique, dramatique. L'un des sommets de la discographie des Arts Florissants et de William Christie, au rayon » Rameau « . 3 cd Erato.

CD. Rameau : Zoroastre (Christie, 2001)

CD. Rameau : Zoroastre (Christie, 2001) … En ces temps de célébration Rameau (2014 marque le 250ème anniversaire de sa

mort en 1764), où les grands projets lyriques se font rares – aucune grande tragédie lyrique du Dijonais n'est à l'affiche ni l'Opéra de Paris, héritière de l'institution pour laquelle le compositeur a écrit tous ses opéras (Académie royale de musique), ni même à l'Opéra de Dijon (qui ne manque pas de moyens pour célébrer son plus grand génie musical et patrimonial), le disque remplit opportunément notre soif et comble d'une certaine façon notre attente.
D'autant qu'avec la renaissance du label Erato en 2013, nous voici en présence de deux références absolues dans l'histoire de l'interprétation des opéras de Rameau : Zoroastre (2001) et Hippolyte et Aricie (1996) par William Christie et ses Arts Florissants.

Zoroastre (version 1756)



En 2001, Les Arts Florissants frappent un grand coup et démontre des affinités incroyables avec la science et la passion du théâtre de Rameau.
Il ne faut écouter que l'ouverture, formidable machine infernale dès le début avec ses pointes sardoniques (annonçant le rituel noir et démoniaque de l'acte IV) pour comprendre le propos de Rameau sublimé par l'enchanteur » Bill » : une impressionnante architecture musicale et dramatique, des ténèbres vers la lumière.
Le compositeur met en pratique dans Zoroastre, sa conception encyclopédique des passions humaines (l'opposition noire et si maléfique du couple haineux et cynique Abramane et Érinice, et leurs pendants lumineux Zoroastre et Amélite), mais aussi sa propre théorie du théâtre musical : une formidable machinerie suscitant émerveillement, spectaculaire voire féerie tout au moins onirisme. Le théâtre d'opéra suscite chez Rameau, une

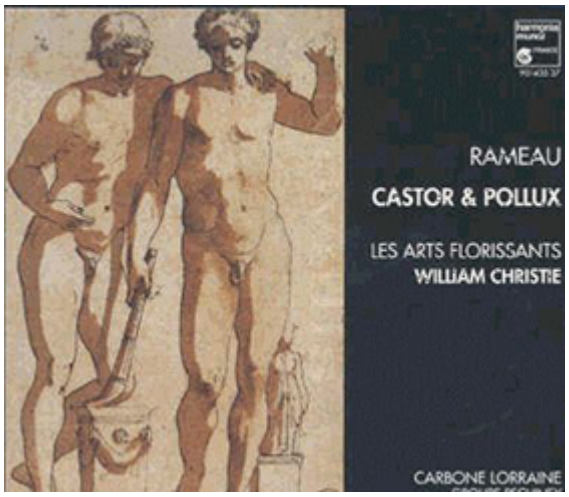
série de visions recomposant les phénomènes de la nature. C'est aussi fidèle à son génie polymorphe une très fine approche de caractères, ajoutant au souffle de la fresque, l'acuité de situations psychologiques brûlantes : ainsi, Érénice comme la Vittelia de La Clémence de Titus, bascule soudain de la cruauté barbare à la compassion la plus humaine … car elle aime certes vainement Zoroastre ; mais touchée par la valeur morale du héros, l'héroïne se métamorphose à son contact (début du V).
Le fondateur des Arts Florissants comprend si bien la langue de Rameau qu'il en exprime cette magie élégante, ce raffinement si tendre : toute la part de l'humain sous le feu de la science. Et sous la fureur du sujet démoniaque, le chef des plus inspirés en distille l'essence tendre et humaine. La nervosité trépidante et l'allant irrépressible des danses pointées, l'élégie qui se révèle soudain en un rondeau d'une ineffable nostalgie, toute l'articulation organique d'une vivacité aérienne qui semble toujours inspiré par le sentiment de l'innocence font la valeur de la vision d'un William Christie qui sait avec quelle justesse révéler sous la machinerie ramélienne, sa riante facétie, une gaieté souveraine qui transcende le sérieux apparent du drame originel. C'est une compréhension unique à ce jour de l'univers ramélien.

La même intelligence veille ici sur la distribution, finement caractérisée comme toujours avec ce respect palpitant de l'éloquence linguistique, travail central de toute l'esthétique de William Christie. Anna Maria Panzarella éblouit dans le rôle machiavélique d'Érinice : âme implacable et rien que haineuse qui suscite les démons et les génies cruels contre sa rivale Amélite… Voilà bien le rôle central de l'opéra. Malgré son accent british, Mark Padmore demeure exactement et continûment dans la vérité du rôle héroïque de Zoroastre, touché par la grâce de l'amour, conduit par Oromasès, véritable instance paternelle. Mais c'est comme pour son Hippolyte et Aricie, une science incomparable de la

vitalité orchestrale qui restitue à Rameau sa formidable imagination pour l'orchestre : un foisonnement singulier et une activité complexe que le maestro démêle avec subtilité et un naturel irrésistible. Ecoutez cette nervosité incandescente des instruments et ce dès l'ouverture (décidément à tomber) et vous succomberez comme nous à la poétique ramélienne. Mozart, celui de La Flûte y à puiser toute la fascination de son théâtre : les forces maléfiques à l'oeuvre, le couple des élus pourtant éprouvés, la figure juste de la grâce paternelle (Oromasès)… Tout cela est magnifiquement exprimé par le plus grand ramélien à ce jour. Du très grand Rameau. Décidément inégalé. Rameau : Zoroastre, version 1756. Enregistrement réalisé en 2001. 3 cd Erato

---

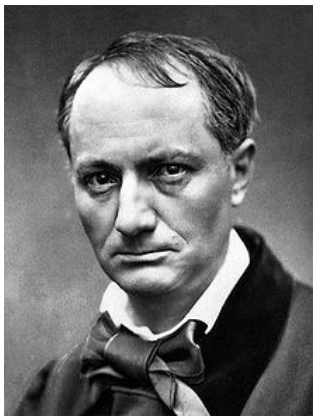
CD. Rameau : Castor et Pollux (Christie, 1992)



CD. Rameau : Castor et Pollux (Christie, 1992) … La deuxième tragéde lyrique de Rameau célèbre l'amour fraternel et viril. La réalisation de William Christie est liée à cet accord exemplaire (légendaire) entre un plateau de solistes quasi idéal (Daneman, Shirer, Padmore…), un choeur palpitant (sauf les sopranos pour le tableau d'Hébé), des instrumentistes conteurs, inventifs, nuancés. La direction du chef est exactement emblématique de sa sensibilité comme raméllien de premier plan : aiguë sans être cassante ni raide, précise et mordante, d'une fluidité hautement dramatique, capable d'une tendre et poétique

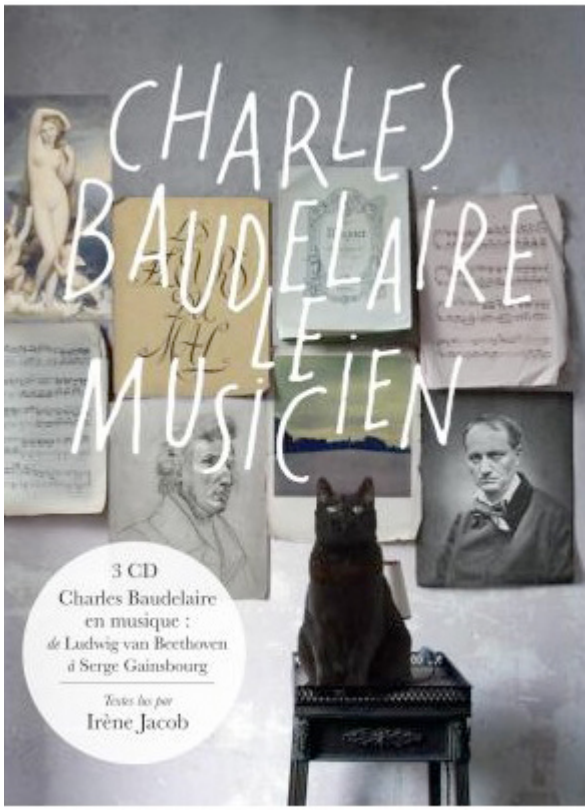
sincérité. La plasticité de la déclamation lyrique française, engagée, vivante, véhémente et subtile, exceptionnellement imagée, excite l'écoute, grâce à l'exigence impliquée des protagonistes : noblesse virile de Pollux (Corréas), déchirante sincérité de Télaïre (Mellon), Castor ému et naturel (Cook), Phébé impliquée et humaine (Gens). L'orchestre est souverain ; y brillent de tous leurs feux crépusculaires et nostalgiques : bois et vents jubilatoires. « *Ah laisse-moi percer jusqu'aux sombres bords* » (II,3) accorde la pureté et l'élégance du récitatif à l'un des plus expressifs paysages instrumentaux. De la fougue, du nerf et un éclat sans aucune faute de goût… Appréciez ici la classe de William Christie. Son exactitude et ses accents, ses dosages d'une émouvante fragilité, ses rebonds rugissants éclairent la frénésie de Rameau, capable de brûler les planches par cette imagination et cette liberté singulière, tout à fait uniques à son époque. Il conduit la progression dramatique avec cette délectation contenue en vertiges souvent alanguis (quelle maestrià!) : le geste exprime l'indicible et profonde nostalgie de la musique du plus grand compositeur d'opéras au XVIIIè en France. Superbe gravure. 3 cd Harmonia Mundi.

CD. Charles Baudelaire musicien (Livre 3 cd)



CD. Charles Baudelaire musicien (Livre 3 cd)
… Après Marcel Proust (à la recherche de l'auteur de la Sonate de Vinteuil) puis Stefan Zweig (et sa collaboration féconde avec Richard Strauss entre autres…) deux prédécesseurs mis en dialogue avec la musique, et selon la même idée éditoriale (1 livre et plusieurs cd), voici Baudelaire et la musique, plus exactement *Baudelaire musicien* : on sait avec quelle appétit le poète, avide et curieux des grandes créations de son siècle, s'est enthousiasmé pour les » modernes » de son temps dont évidement au premier rang d'entre les compositeurs romantiques contemporains, Wagner : outre pour la première fois, une théorisation clairvoyante de la notion atemporelle de modernité, avec Baudelaire en France naît le wagnérisme. Ici le spectre est large car les 3 cd regroupent en plus des compositeurs qui ont inspiré ou marqué Charles Baudelaire, et ceux qu'il a pu écouter, estimer, distinguer, les chanteurs eux mêmes poètes (Léo Ferré dont 14 chansons figures ici souverainement) qui ont chanté les textes de Baudelaire (Serge Gainsbourg).

Baudelaire mélomane, apôtre de la modernité musicale



Voici donc une odyssée baudelairienne qui commence avec Beethoven, premier moderne de toute l'histoire de l'art musical, puis Liszt et donc inégalable depuis Tannhäuser et Lohengrin, Wagner. Dans » Les Phares « le poète visionnaire a su rendre hommage au style de Weber (évoquant alors son » soupir étouffé « …), mis en dialogue avec l'art de Delacroix, de fait phare de la modernité absolue. Puis voici Duparc, le premier à associer l'héritage de Baudelaire (après la mort du poète) et celui de Wagner. Mais aussi Chabrier, inspiré par » l'Invitation au voyage « .

Les grands romantiques fin de siècle, et les nouveaux modernes du siècle dernier : Fauré, Debussy, Caplet, Dutilleux paraissent aussi, tous également inspirés par la lyre de la poésie baudelairienne. Plus près de nous, ce sont dans le sillon délirant, inventif, créatif d'un Léo Ferré (cd3 : L'albatros, la beauté, la géante, les bijoux, spleen, l'étranger…), Serge Gainsbourg (Baudelaire, le serpent qui danse) si proche des Fleurs du mal, ou Yves Montand jusqu'à Mylène Farmer : les grands chanteurs, et aussi les plus populaires nous disent toujours chacun selon son tempérament, la troublante modernité du vers baudelairien. Texte de présentation et d'introduction, guidant le lecteur mis en appétit entre musique, romantisme et poésie, sélection choisie avec exigence (Beethoven sous les doigts des pianistes Gilels et Kempff ; Liszt par France Clidat, Wagner par Solti, Fauré par Gérard Souzay … la formule de ce livre accompagné de 3 cd convainc : il maîtrise son sujet et la modernité de Baudelaire musicien en sort régénérée.

Charles Baudelaire musicien. 3 cd, du Beethoven à Gainsbourg. Textes lus par Irène Jacob. Disque 1 : Baudelaire le mélomane. Disque 2 : Baudelaire et la musique classique. Disque 3 : Baudelaire et la chanson française. Universal music 480 846 1. Parution: novembre 2013.